

1880-1930 L'aventure des chevriers béarnais sur les routes de France Des Pyrénées en Belgique en passant par Paris...

Jean-Noël Passal, caprinologue
4 impasse des Glycines 09200 Eycheil
biq.brother@free.fr

Résumé :

Les chevriers béarnais souvent appelés à tort chevriers basques ont parcouru, entre 1880 et 1930, les routes en trayant leur troupeau de chèvres pyrénéennes, avec leur béret, leur chien et leur maigre baluchon. On les retrouve en Gironde, sur les plages de l'Atlantique, dans la Manche et la mer du Nord mais aussi à Paris, en Belgique et en Angleterre ainsi que dans l'Est et le Sud de la France et en Espagne. Leur déclin est arrivé avec le commerce plus lucratif des fromages et l'apparition des fermes urbaines vers 1910-1920.

A Une recherche en sommeil depuis plus de 20 ans

Ayant eu connaissance de la communication de M. Pierre TUCOO-CHALA "*Enquête sur les chevriers béarnais*" parus dans le bulletin N° 6 - 1978 de la Revue de Pau et du Béarn, nous avons correspondu en 1989. Il m'avait alors fait part de son intérêt pour mon iconographie (naissante) et m'avait autorisé à utiliser ses propos, ce que j'ai fait dans un article "*Au XIX^{ème} siècle, les chevriers béarnais à Paris*" (Revue "La Chèvre" N° 176, janvier 1990).

Depuis 20 ans, ce sujet était en gestation... Seuls "*Les "Crabé" de Lourdes*" ont fait l'objet d'une chronique rapide (Revue "La Chèvre" N° 196, mai 1993).

Le but de la recherche est de compiler et d'exploiter le maximum d'éléments témoignant du quotidien de ces chevriers béarnais - faussement légendés "chevriers basques" sur les routes de France de 1880 à 1930, trayant sur les pavés des villes avec pour seul compagnon leur chien, leur canne-fouet, leur béret et un maigre baluchon... A la fois la réalité et l'image populaire qui en est née. Une aventure aussi forte que celle des montreurs d'ours ou des grandes transhumances ovines (deux autres sujets que j'ai étudiés par ailleurs). Les axes de recherche sont géographiques, historiques, sociologiques, ethnologiques.

Le terrain est essentiellement constitué d'une base iconographique vaste (environ 4000 cartes postales anciennes de France, revues, livres...) sur le thème caprin.

B Situation actuelle de la recherche :

L'étude géographique des cartes postales et des photographies de cette période laisse entrevoir une plus large diffusion de ces chevriers vers la Gironde, les plages de l'Atlantique, la Manche, la mer du Nord, la Belgique et l'Angleterre ! Mais aussi vers l'Espagne, l'Auvergne, le sud de la France, Lyon et l'Est : peut-être d'autres chemins vers la Belgique ? Et Marseille afin d'y vendre les chèvres pour la viande – aux troupes hindoues (guerre 14-18) ?

Plusieurs remarques s'imposent, concernant l'interprétation de ce recensement iconographique, bien étoffé depuis vingt ans, mais heureusement, toujours non exhaustif !

C Son interprétation pose des difficultés, déjà signalées par M. Tucoo-Chala : la différenciation des chevriers transhumants hors de la région Aquitaine, des pyrénéens sédentaires offrant leur lait dans les stations thermales pyrénéennes (Luchon, Capvern, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Salies de Béarn, pour les principales) ou ville de pèlerinage

comme Lourdes. Une étude d'identification précise et la connaissance des lieux et des personnes est nécessaire.

D Elargir l'enquête sur les foyers de chevriers migrants : d'une part reprendre l'enquête au point de départ des témoignages recueillis par M. Tucoo-Chala auprès des familles Bussy, Malgoyre, Carré-Miegeville et Miédougé du village d'Aroudy en vallée d'Ossau. Et élargir la recherche, car cette famille ne constitue pas l'unique berceau des chevriers lancés sur les routes de France ; M. Cazaban a identifié une autre famille issue de Bielle (vallée d'Ossau), tandis que M. Louis Laborde-Balen raconte un autre exemple de vente de lait dans les rues de Bordeaux par un chevrier nommé Pierre Loustaunau issu de la vallée d'Aspe vers 1760-70, qui vendit le troupeau collectif dont il avait la charge et s'embarqua pour les Indes (Pierre Loustaunau – Berger des Pyrénées, général des Indes de Louis Laborde-Balen, Ed. de Faucompret (1998) (chroniqué dans la revue "Pâtre" N° 514 mai 2004)

E Etude parallèle des transhumances animales et des migrations humaines

Si les transhumances ovines été-hiver vers la Chalosse semblent avoir été bien étudiées, les transhumances caprines vers les Landes atlantiques ou les landes au nord de la Gironde, la Dordogne, les Charentes pour y faire paître les chèvres dans les vignes, sont plus méconnues... Tout comme la présence des chevriers dans la région de Libourne afin de constituer les troupeaux migrants. Etude à mettre en parallèle avec les migrations humaines des Pyrénéens au fil de la Garonne et Bordeaux pour y trouver des travaux saisonniers (vendanges, nourrices) ou s'embarquer pour les Amériques, ou vers la région opposée du Languedoc pour les Ariégeois...

F D'un point de vue purement zootechnique, l'exportation et la dispersion d'un cheptel caprin de souche pyrénéenne important (il est question d'un pic de 1500 chèvres par an, pendant 40 ans ?), vendu en fin de lactation en France et surtout dans les jardins de la région parisienne et des villes du Nord, est à considérer dans la constitution génétique du cheptel français à cette époque.

G D'un point de vue symbolique, le "chevrier basque" est devenu une figure emblématique des rues des villes françaises et s'est inscrit dans la tableau des "Petits métiers des rues" au début du vingtième siècle. Sa silhouette (béret, chien, canne-fouet, chèvre, traite, bol, enfants...) a été maintes fois reproduite et fait partie de l'imaginaire collectif (chromos, images scolaires, revues...) Légende rehaussée par l'artiste Sarah Bernhard et le portait de M. Miédougé réalisé par Edouard Detaille...

H Autres aspects ethnologiques : d'une part les différentes manières de se présenter et d'annoncer sa venue (costume, flûte de pan, corne, cri, chant, ritournelle...) et d'autre part l'organisation familiale (plutôt une affaire d'hommes) une vie aux marges de la villes – la chèvre animal sans sol - et la répartition commerciale des quartiers parisiens pour la vente du lait.

I Questions posées comme causes du déclin de l'activité : la voiture envahissant les villes, entraînant la lente diminution du nombre de chèvres au fil des ans, les repoussant vers les banlieues. Mais aussi la naissance d'un commerce plus lucratif, développé par les chevriers eux-mêmes : celui des fromages de chèvre, conduisant au chevrier sans chèvre, muni de sa seule boîte de fromages. De plus, quel rôle concurrentiel a joué l'apparition des fermes urbaines, "pouponnières" et "laiteries infantiles" créées dans les années 1910-1920, principalement sous l'impulsion de M. Crépin et de sa croisade pour le lait de chèvre ?

Cette étude est menée en partenariat avec l'association de La chèvre de race pyrénéenne
Créée en 2004 – dont le siège est à Foix – avec laquelle j'entretiens des rapports amicaux, lui fournissant des arguments sur le passé de cet animal. Nous voudrions aller plus loin dans le travail patrimonial concernant cet animal, et ses éleveurs.

L'Association de la chèvre de race pyrénéenne

Siège social : 32 avenue du Général de Gaulle 09000 FOIX

Tél. : 05.61.02.14.19

Mail : asso.chevre.pyr@free.fr

Site : <http://www.chevredespyrenees.org>

Animatrice : Fanny THUAULT

ILLUSTRATIONS



1/ Couverture de la revue "Le petit journal agricole" du 13 avril 1924

La chèvre des Pyrénées, belle bête solide à poils longs et surtout à oreilles tombantes, telle que la cherchent actuellement les éleveurs puristes... Son standard commence à se fixer plus précisément autour des années 1910-1920 dans les revues agricoles (ici le Petit Journal du 13 avril 1923), tout comme le volumineux "Larousse agricole" des années 1920 ou des livres plus techniques comme "La chèvre" de Joseph Crépin (Hachette – 1918).

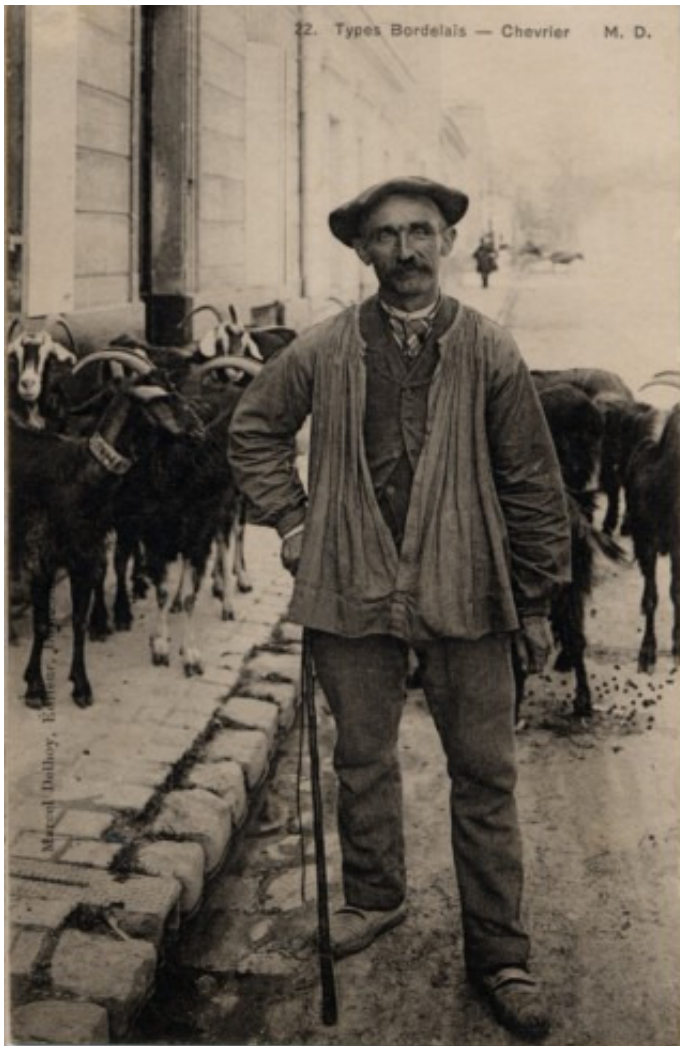
Or, la photo a été prise à Nîmes, car cette chèvre fait partie d'un troupeau venant des Basses-Pyrénées pour se rendre à Marseille, non pas pour la traite habituelle dans les rues, mais pour la consommation de viande "*si appréciée des Orientaux*" comme le dit l'auteur. Voilà qui ouvre bien des horizons sur les migrations caprines et rappelle l'énorme importation dans les différents ports de France de viande de chèvre durant la guerre de 14-18 afin d'alimenter les troupes indiennes.

Revenons donc dans les Pyrénées vers les années 1880.



2/ Scène de traite dans les rues de Bagnères de Bigorre (Hautes-Pyrénées) vers 1900

Cette scène de traite (ici très sportive : par derrière et dans une bouteille !) dans les rues de Bagnères de Bigorre (Hautes-Pyrénées), par des chevriers sédentaires est commune à bien des villes thermales des Pyrénées vers 1890-1910 : Luchon, Capvern, Salies-de-Béarn, Bagnères-de-Bigorre, sans toutefois en trouver trace vers Eaux-Bonnes ! Il faut bien vider la bourse du curiste qui s'ennuie ferme la journée durant et lui faire oublier sa vessie gonflée tandis qu'il n'attend que la nuit pour revivre enfin dans cette alternative : le casino ou le bal caritatif ? A moins que ce ne soit une course d'autochtones musclés devant gravir une falaise, comme à Aulus-les-Bains (Ariège), où le chevrier Mandrin était champion ! Eau plate ou eau bénite, peu importe, plusieurs familles de chevriers lourdaux, "les crabé", se partagent la cité mariale en compagnie des fleuristes afin de finir de détrousser les pèlerins réchappés des boutiques de souvenirs. A propos de miracle, celui de l'extension des chemins de fer français au milieu du 19ème siècle en est un, engendrant de façon exponentielle la traite des chèvres dans l'ensemble des stations balnéaires nouvellement créées sur les vastes propriétés confisquées après la Révolution et rachetées à vil prix par les grandes fortunes : une entreprise capitaliste de très grande envergure qui va précipiter le déclin d'une société agricole multimillénaire.



3/ Le chevrier de Bordeaux (Gironde)

Le chevrier de Bordeaux : une des plus belles vues de l'homme et de son maigre attirail (canne fouet, béret, blouse, sabots) et ses chèvres (sans muselière) sur les pavés de la ville. Depuis des siècles, les chevriers béarnais (très souvent faussement légendés "chevriers basques" à cause du béret !) avaient, tout comme les moutonniers (souvent des troupeaux mixtes ovins-caprins), pris l'habitude de la transhumance hivernale vers la Chalosse et les Landes à l'est, ou vers le nord-est vers Libourne et les Charentes afin de pacager les vignobles en morte saison. Bordeaux est le pôle magnétique de ces flux migratoires, animaux et humains, tout simplement parce que toutes les rivières qui descendent des Pyrénées y confluent. Mais c'est aussi la porte ouverte à toutes les espérances vers des horizons nouveaux... Dès les années 1760-1770, on trouve la trace d'un petit chevrier béarnais trayant dans les rues de Bordeaux le troupeau collectif confié par son village. Avidé d'aventures, tombé fou des voiliers, il va jusqu'à vendre les chèvres pour s'embarquer vers les Amériques... Il deviendra général des Indes. Telle est l'histoire de Pierre Loustaunau racontée par Louis Laborde-Balen.



4/ "Passage d'un troupeau de chèvres des Pyrénées dans la Grande Rue de Châtillon-Coligny – Loiret"

Qu'est ce qui a bien pu passer par la tête du premier chevrier béarnais qui a décidé de ne pas revenir vers ses montagnes des Pyrénées mais de faire le voyage vers Paris ? Sans doute la même idée d'aventure et de fortune que notre Général des Indes ! Les chèvres ayant mis bas, les chevreaux de lait étant vendus comme plat traditionnel de Pâques en Pyrénées, le troupeau ainsi rassemblé dans les landes du nord de la Garonne met un mois pour gagner Paris à pied. Le chien est indispensable pour éviter aux champs en bord de route de subir la dent dure des Pyrénéennes. Par la suite, les chevriers montèrent par le train, gagnant ainsi un mois de lactation dans les rues. La mousse du lait étant reconnue pour ses effets bienfaisants (envers les enfants malades et surtout riches) le béarnais multiplie bols et récipients tendus par les mains enfantines ou les bonnes, prévenues de son arrivée par un chant, un cri, une ritournelle, un air à la flûte de Pan ou un bon coup de trompe, caractéristique à chaque homme au bérêt.



5/ Les Petits Métiers parisiens – Scène de traite dans les rues de Paris

De Bordeaux, les chevriers béarnais empruntent plusieurs directions pour "monter". La voie occidentale passe par les plages des Charentes, de Vendée et de Loire Inférieure. Les plus centrales, car il existe une diversité (peut-être au fil des âges ou des aires de repos possibles ?), passent par la Corrèze et le Loiret. Un ensemble de chemins plus orientaux bifurquent à Brive et visent Le Mont-Dore, Lyon, Troyes, Epinal... L'ensemble veine la France, se superposant tout naturellement au tracé des principales voies romaines ou des Chemins de Saint-Jacques.

A Paris, les chevriers béarnais retrouvaient une organisation logistique – quasiment clanique – fortement implantée en banlieue, installée près des glacis des anciennes fortifications de la guerre de 1870, pâtures gratuites pour les chèvres devenues "zonardes". Chaque année, à la fin de la lactation, les chèvres étaient vendues aux Parisiennes et Banlieusardes afin d'augmenter la basse-cour familiale, renvoyant la gent caprine ainsi du côté des femmes. Un chevrier béarnais pouvait – paraît-il – engranger en 10 ans un pécule suffisant pour pouvoir se retirer au Pays et tenir buvette ou auberge. Pluriactivité et tourisme, déjà...



6/ Chevriers Basques à Gand (Belgique) vers 1900

Au nord de Paris, les chemins continuaient vers les très nombreuses stations balnéaires et les innombrables sanatoriums de la Manche et de la Mer du Nord (Encore les bienfaits de la chemindeferisation!), ou bien directement par Beauvais et la Picardie pour se diffuser en Belgique à Gand, Bruxelles et Liège... Sans oublier la voie orientale par Epinal et Saint-Mihiel (Meuse). Quant à la supposée présence des chevriers béarnais en Angleterre, la folle rumeur en courait depuis si longtemps, sans preuve ! Qui est apparue au grand jour l'année dernière en dévoilant un article du journal "The Ark" de janvier 1995 mentionnant une "*Scène de rue montrant des chèvres pyrénéennes à Londres, 1880*". Par quel miracle les Anglais, dont la phobie paroxystique des maladies continentales est patente, ont-ils bien pu admettre la pyrénéenne bête cornue sur leur sol ? Et par quel port de la Manche les chevriers se sont-ils embarqués ? Voilà qui pourrait expliquer la présence de troupeaux de chèvres, sans scène de traite concomitante, à Avranches (Manche) par exemple...

Trente-septième année. — N° 1487.

Le Numéro : 75 Centimes

Samedi 26 Mars 1927.

L'AGRICULTURE NOUVELLE

ABONNEMENTS
FRANCE ET COLONIES :
Un an (24 numéros) . . . 18 »
Six mois (12 numéros) . . . 9 »
Union : Un an . . . 25 »
postale : Six mois . . . 14 »

LES ANNONCES
sont reçues
au SERVICE DE PUBLICITÉ
18, Rue d'Enghien, Paris
(10^e arrondissement)

Parait les 2^e et 4^e samedis de chaque mois. — Rédaction, Administration : 18, rue d'Enghien, Paris.



CHEVRIER ET SON TROUPEAU. — C'est pendant la belle saison que la chèvre donne naturellement son lait. Mais n'est-il pas intéressant d'en avoir toute l'année ? Pour cela, suivre les conseils indiqués dans ce numéro.

7/ Couverture de la revue "L'agriculture nouvelle" du 26 mars 1927 montrant "Le chevrier et son troupeau"

L'utilisation de l'image traditionnelle d'un produit afin de promouvoir son extrapolation – voir son contraire - ne date pas de nos communicants contemporains. En 1927, la magnifique photo de ce chevrier béarnais en couverture de "*L'agriculture nouvelle*" n'a pour but que de faire la promotion, en pages intérieures, de l'élevage des chèvres dans les jardins parisiens ! Pourquoi attendre le passage d'un chevrier quand on peut avoir à volonté et à domicile du lait gratuit ? La chèvre n'est jamais qu'un gros lapin de plus dans la basse-cour familiale, ou plutôt la "Poule au lait d'or", tout le contraire de la "Vache du pauvre" ! Il est vrai que les années 1920 marquent l'apogée de la croisade des frères Crépin pour un lait de chèvre sain et la création des laiteries pouponnières caprines à Paris et en très proche banlieue, tout comme le début de la volonté de faire accéder la chèvre à un véritable statut agricole... Double destinée qui va durer jusqu'aux lendemains de la dernière guerre mondiale. A quelques exceptions près, il faudra attendre les années 1970 pour que la chèvre et les chevriers obtiennent une reconnaissance comme profession agricole.



8/ Paris, vers 1938 : un jeune chevrier béarnais, ses quelques chèvres et sa boîte de fromages

1938 : la fin ? La création des laiteries caprines urbaines est-elle à l'origine du déclin de la traite dans les rues des chèvres pyrénéennes ? Certainement pas, car la principale cause est probablement l'augmentation croissante de la circulation automobile, encore que les embouteillages hippomobiles exaspéraient les Parisiens depuis bien longtemps ! La guerre de 14-18 avait déjà sonné le glas de cette activité, en interrompant momentanément le passage des chevriers béarnais, majoritairement mobilisés. Mais il est une raison moins connue, pratiquée par les chevriers eux-mêmes, qui a définitivement entraîné et – ou accompagné le déclin (dans ce dernier cas on parlera de reconversion bien préméditée ?) de la traite dans les rues : la vente de fromages. Au début, les chevriers achetaient sur leur trajet quelques fromages aux affineurs du Centre ou des pays de Loire afin d'élargir la gamme de leurs produits, s'assurant ainsi un complément de revenus en les revendant aux Parisiens. Puis, certains se sont installés à un coin de café face aux Halles, faisant fonction de grossistes en fromages. C'est peut-être le cas de ce fameux Soucaze, chevrier mondialement inconnu à Albi, que l'on retrouve quelques années plus tard établi parrain du fromage de chèvre aux Halles de Paris ! Les chevriers fromagers utilisaient ainsi un solide réseau commercial tissé depuis 40 ans. Ainsi vint le triste temps du petit chevrier s'emmerdant comme un rat mort en fumant sa clope au pied d'un poteau, offrant toute boîte ouverte sa maigre camelote au chaland comme n'importe quel vulgaire vendeur de cravates à la sauvette ou racoleur pour bonbons des Vosges. Seules deux maigres biquettes lui tiennent compagnie, maintenant un lien tenu entre le produit et son origine.



9/ Chromo des années 1900 de la série "Les animaux utilisés par l'homme" : les chèvres

Adieu l'odeur des poils longs de la Pyrénéenne et de ses crottelettes dispersées sur les pavés des villes ! Adieu le son de la flûte de Pan et le geste des enfants tendant leur bol au chevrier venu des lointaines montagnes, Père Noël quotidien en béret... Reste une silhouette populaire bien installée dans la galerie du monde des "Petits métiers parisiens" entre le vendeur de coco et le loueur de bateaux, sans oublier la "Femme aux chèvres" menant son attelage de chèvres dans les différents jardins d'enfants des préfectures et de la capitale.

Le chevrier béarnais vendait plus de rêve que de lait !